

# LA MAISON DE VERRE



ROBERTO COTRONEO

---

# LA MAISON DE VERRE

Traduit de l'italien  
par Marc Lesage

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Loro*  
Éditeur original : Neri Pozza Editore  
© 2021 Roberto Cotroneo / Agenzia Santachiara  
© 2021 Neri Pozza Editore, Vicenza

Et pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2022

Première publication en Italie par Neri Pozza Editore  
en collaboration avec l'agence Santachiara.  
Cette édition a été publiée en accord avec Neri Pozza Editore,  
représentées par MalaTesta Lit. Ag. (Milan, Italie)  
et Books And More Agency #BAM (Paris, France).  
Tous droits réservés

ISBN : 978-2-283-03615-0

*À Francesco et Andrea, comme à chaque fois*



Margherita B. s'est occupée des jumelles Lavinia et Lucrezia Ordelaffi entre fin juillet et mi-août 2018. La rédaction de ce journal a nécessité un peu moins de dix jours. Pour autant, l'écriture, claire et lisible, ne trahit pas la moindre incertitude, ce qui n'est pas sans me surprendre : toute personne dans sa condition n'aurait, à l'évidence, pu exposer les faits en gardant une telle lucidité.

Dans une lettre qui accompagnait le texte, Margherita m'a assuré qu'elle n'avait jamais raconté cette histoire à quiconque. Bien qu'elle m'ait demandé de ne pas la rendre publique, elle m'a laissé la possibilité de soumettre ces pages à des gens susceptibles d'expliquer les phénomènes qui se sont produits au cours de ces quelques semaines.

Les trois personnes qui ont lu ce manuscrit se sont montrées dans l'incapacité d'ajouter quoi que ce soit et n'ont plus jamais abordé le sujet. Je vous accorde le bénéfice du doute même si, j'en suis conscient, ce qui est raconté ici est difficilement acceptable.

## LA MAISON DE VERRE

Je n'ai corrigé que quelques phrases : des dates erronées, des allusions inexacts. Rien d'autre. Je vous confie ce texte dans l'espoir que vous puissiez éclairer, de votre sagesse, les ténèbres qui entourent cette horrible affaire.

J'avais eu vent de cette offre d'emploi par l'intermédiaire d'une amie de ma mère. C'était l'été 2018, et j'avais décidé de ne pas m'inscrire en quatrième année de médecine à l'université de La Sapienza à Rome. Personne à la maison ne trouva rien à redire sur mon choix – mon renoncement, plus exactement. Quatre ans plus tôt, ils avaient eu une réaction bien différente. Ma mère, surtout. Quand j'avais annoncé mon intention de faire médecine, elle m'avait répondu qu'à ses yeux ce cursus n'était pas pour moi, loin de là. Mon père n'avait pas bronché : lui-même avait décroché son diplôme de médecine mais n'avait jamais travaillé dans ce domaine, il pouvait donc comprendre. Seulement voilà, j'aurais aimé devenir psychiatre et, à cette période, je pensais que ma vie s'orienterait dans cette direction.

Je le pense encore aujourd'hui alors que j'écris ces lignes depuis l'Australie où j'ai repris mes études, interrompues à tort. Malgré tout, lors de mon inscription à l'université, un doute s'était aussitôt insinué en moi : les remontrances de ma mère concernant mon choix de devenir médecin

n'étaient-elles pas sans fondement ? Elle aurait souhaité me voir devenir pianiste, et je l'aurais souhaité moi aussi si ma tante, une ancienne élève de Vincenzo Vitale au conservatoire San Pietro a Majella de Naples, n'avait sans cesse répété que je manquais de persévérance et que j'avais les mains trop petites. En fin de compte, un peu pour narguer la sœur de ma mère, la personne de ma famille que je détestais le plus, je sortis diplômée du conservatoire Santa Cecilia de Rome, malgré mes petites mains et mon manque de persévérance.

C'est en raison de tout cela, de cette incertitude qui pesait sur mon existence, que je me présentai à l'entretien en proie à une véritable agitation. Une agitation telle que j'avais été incapable de trouver le chemin menant à la villa. J'avais suivi la route principale (pardonnez-moi de rester évasive) et, au bout de quelques kilomètres de nationale à deux voies, j'aurais dû prendre une petite bretelle qui elle-même se dédoublait à nouveau. Mais à l'intersection, le GPS de mon téléphone s'était perdu et je ne savais pas de quel côté aller – pas le moindre panneau dans les environs. Je m'armai donc de patience, j'oubliai le GPS et, après un kilomètre de chemin de terre, arrivai face au portail, sans me douter de la splendeur qui m'attendait.

Aussitôt descendue de voiture, je sonnai à l'interphone et vis une caméra qui me filmait d'en haut. Le portail s'ouvrit alors devant moi. Je me remis au volant, loin d'imaginer qu'il me faudrait rouler sur plusieurs centaines de mètres à travers un parc d'environ quatre-vingt-dix hectares avant

de tomber sur un jardin merveilleux encadrant une villa qui semblait miroiter.

La villa était dépourvue de murs extérieurs. Le miroitement provenait des baies vitrées qui embrassaient les pièces sans les cacher, les gardant comme en suspens. Je n'avais jamais vu un endroit aussi surprenant – or c'est à peine si j'avais pris le temps de l'observer, je n'avais même pas mis un pied à terre ! J'avais un regard extasié, je continue de le croire. Tout était trop soigné, trop original pour ne pas m'émouvoir.

Mon étonnement n'aurait pas été aussi grand devant une villa ancienne, une vieille bâtisse ou une somptueuse demeure aux allures de palais. J'avais beau connaître des lieux huppés et prestigieux, cette villa semblait tout droit sortie de la tête d'un génie. Aujourd'hui encore, il m'est difficile de la décrire, je peine à me la représenter d'un seul bloc, à expliquer à quoi ressemblait sa façade.

Ce qui la rendait unique ? Les baies vitrées qui, à la tombée du jour, se transformaient en tableaux métaphysiques ? Le fait que la maison était rangée de façon aussi consciencieuse et maniaque ? Ou bien la bibliothèque moderne et le secrétaire ancien qu'on apercevait dans l'aile sud, pareil à une huile flamande au milieu d'une exposition d'œuvres d'Anselm Kiefer ?

Sur le moment, je vis cette maison tout en longueur, basse, à un étage – deux, en réalité, car la mezzanine constituait un étage à part entière –, percée de fenêtres et de hublots qui donnaient vue sur des endroits bien précis de la campagne. Je ne m'étais même pas rendu compte que je me trouvais

sur une colline à peine arrondie qui dominait le parc avec douceur. Par l'un des hublots de la maison – mais ça, je ne l'ai découvert qu'au cours de la première nuit que j'ai passée chez eux – on pouvait voir la coupole de la basilique Saint-Pierre, posée sur la lumière suspendue de Rome. Elle brillait comme le sujet d'une crèche de Noël, comme une statuette plus blanche que les autres.

À mon arrivée, la maison était éteinte. La lumière entrait, mais sans ressortir, et les baies vitrées ressemblaient presque à des miroirs. Alessandra Brandi vint à ma rencontre : elle portait une robe blanche en lin naturel et marchait pieds nus. Elle ne sortait pas de la maison mais arrivait du côté du jardin où, dans mon esprit, se trouvait peut-être une piscine. Ces reflets étaient, en réalité, ceux de l'eau d'un petit lac artificiel – long et étroit, plongé dans l'ombre, au milieu d'arbres rares et exotiques.

Cette femme souriait, pleine d'élégance et de légèreté ; elle était issue d'une famille d'aristocrates siennois. Si, avant d'entrer dans la villa, je pensais avec un certain détachement qu'accepter un emploi de ce type m'aurait plutôt rendu service à cet instant de ma vie, quelques minutes m'avaient suffi à craindre de ne pas l'obtenir, tant j'aimais cet endroit, tant je le désirais. Et j'étais déjà chagrinée de songer au moment où je devrais prendre congé et rentrer chez moi.

– Mon mari n'est pas à Rome, me dit Alessandra, il travaille à Londres.

Elle me regardait dans les yeux, ma lettre de recommandation entre les mains, et faisait montre d'une courtoisie

rare. Elle lut mes références sans bruit, puis posa les feuilles pour me parler.

– Et donc, vous souhaitez devenir médecin... déclara-t-elle en souriant.

– À vrai dire, j'hésite encore à poursuivre mes études. Je rêve d'un long voyage en Orient.

– Ce serait dommage d'abandonner.

Je répondis par une banalité, du type : « J'aime aider les autres. » Mais, de toute évidence, Alessandra avait sûrement déjà pris sa décision. Mes références ne l'intéressaient guère.

– Oui, madame la comtesse, je vais m'accorder une pause et puis j'aviserais...

Elle m'interrompit aussitôt :

– Moi, c'est Alessandra, appelez-moi par mon prénom. Même chose pour mon mari Umberto.

Sur ce, elle se leva et m'invita à la suivre.

– Très bien, Margherita, le jardinier ne va pas tarder à arriver avec les petites. Comme ça, vous pourrez faire leur connaissance. Ensuite, je vous montrerai votre chambre.



Tandis que nous nous promenions dans le parc, Alessandra m'informa des missions dont je serais chargée. Le moment était venu de faire suivre les jumelles, Lavinia et Lucrezia, par quelqu'un qui devrait leur enseigner deux langues et les accompagner au long d'un cursus plus rigoureux que celui dispensé dans ces chères écoles publiques où leurs parents avaient choisi de les envoyer.

Par ailleurs, je donnerais également des leçons de piano à Lucrezia, même si – je ne tarderais pas à le comprendre – elle n'en avait aucun besoin. Lavinia, elle, était réfractaire à toute espèce d'éducation musicale ; nous avons par conséquent décidé, au grand dam d'Alessandra, qu'elle se perfectionnerait en compétition sportive et en équitation, pour laquelle elle manifestait de l'entrain et du talent.

À tout juste dix ans, elles étaient déjà très douées ; en m'embauchant, le but était donc de remédier, « avant qu'il ne soit trop tard », aux lacunes du collègue, qu'Umberto jugeait absolument honteuses et, à l'entendre, dommageables aux petites, qui risquaient de perdre toute forme de curiosité,

de créativité et d'enthousiasme. Une fois écartée la possibilité de coûteuses écoles privées, qu'Umberto tenait dans la même estime que les écoles publiques – voire pire, au vu du futile étalage de richesse qu'elles impliquaient – un précepteur ou, plus exactement, une préceptrice moderne semblait un bon compromis pour ces parents qui avaient fait de la normalité un impératif. Et ce, même s'il n'y avait rien de normal dans leur existence et dans leur mode de vie, à commencer par cette villa.

Je ne m'étais pas non plus rendu compte que deux heures s'étaient écoulées et que nous en étions encore à nous promener dans le jardin. Les petites n'étaient toujours pas là. Gaetano, le jardinier qui jouait parfois les chauffeurs – avec modération du fait d'un « accident survenu dans sa jeunesse » et sur lequel j'avais préféré ne pas poser de questions –, avait envoyé un message à Alessandra pour la prévenir que les filles s'étaient arrêtées le temps d'un nouveau tour à cheval ; elles avaient enfin pu monter Leo, un cheval noir au caractère ombrageux qui, semble-t-il, s'était adouci et avait cessé de se cabrer. « La petite princesse Lavinia s'est mise en tête de le faire seller pour le monter », avait écrit Gaetano.

C'était un animal merveilleux, un pur-sang du pays de Galles fier et puissant. On le ferait venir à la villa quelques jours plus tard, avec les autres chevaux. Je me résignai donc à ne pas croiser les filles pour cette fois. Mais une question me taraudait : comment Alessandra pouvait-elle s'être résolue à m'embaucher sans savoir s'il y avait ne serait-ce qu'un début d'empathie entre les filles et moi ? N'a-t-on pas

parfois l'intuition que quelqu'un a la capacité de communiquer avec l'enfance ou, à l'inverse, que cela ne coule pas de source ? Et puis ce sont les enfants qui choisissent : certaines personnes leur reviennent, d'autres pas. J'étais convaincue qu'aucune décision ne serait prise avant qu'on me fasse rencontrer les filles. Les choses se passèrent autrement.

– Umberto arrive toujours le vendredi soir, par le dernier avion. Quand c'est possible, je vais le chercher à l'aéroport, mais vous serez peut-être amenée à vous en charger, Margherita. Lavinia et Lucrezia vous accompagneront. Lavinia a une vraie passion pour les avions, ces temps-ci. Elle répète à tout bout de champ qu'elle voudrait devenir pilote de ligne. Elle aime les aéroports, elle vivrait dedans.

– Et Lucrezia ? demandai-je.

– Ah, Lucrezia... Elle veut devenir pianiste, elle le dit depuis qu'elle est petite. Elle devrait plutôt faire carrière dans l'armée, avec sa volonté de fer. En apparence, c'est la plus effacée des deux, mais elle a la trempe d'un général !

Sur ces mots, Alessandra partit dans un éclat de rire.

– Elle a beau être née en second, c'est elle la grande sœur, à tous les niveaux.

Je ris à mon tour.

– Elles se ressemblent ?

– Comme deux gouttes d'eau, vous verrez. Nous avons parfois du mal à les distinguer au premier coup d'œil. Mon mari et moi avons compris très vite qu'avoir des jumelles signifie, comment vous dire... Se résigner à être exclu...

– À être exclu ?

Elle hésita.

– Oui, Lavinia et Lucrezia ont des codes, il y a des secrets entre elles, auxquels personne n’a accès. Et ça ne date pas d’hier. Elles n’ont que dix ans mais c’était déjà le cas quand elles n’en avaient que deux, quand elles étaient encore toutes petites et qu’elles parlaient à peine. Croyez-moi, les jumeaux monozygotes sont un monde fascinant. Ils communiquent d’une façon dont vous n’avez même pas idée.

Alessandra avait changé de regard, imperceptiblement. C’est ce que je me dis aujourd’hui en écrivant sur ce cahier, mais à ce moment-là ? À l’époque, j’avais pris cette incertitude dans sa voix pour une pause, pour un changement de tempo tout à fait normal. Plus maintenant. Ces mots sonnent encore comme une bizarrerie, une bizarrerie sans rien de bizarre, comme une porte qui claque alors qu’il n’y a pas un souffle d’air. Je tâchai de trouver une manière positive de remédier à ce léger flottement.

– Je m’arrangerai pour déchiffrer leurs codes.

– J’en suis sûre, répondit Alessandra en souriant. Vous vous en tirerez certainement mieux que moi. Et puis vous savez, les parents ne doivent jamais être trop complices avec leurs enfants. Cela dit, depuis qu’elles ont grandi, elles manquent de plus en plus à Umberto, alors il a tendance à les gâter. Suivez-moi, je vais vous présenter les gens qui travaillent pour nous.

Tandis que nous entrions dans la villa par l’une des portes latérales, elle prit un ton plus mondain.

– J’aime cette maison, elle a été conçue par Rem Koolhaas. Pour le reste, c’est moi qui ai supervisé les travaux, jusqu’au moindre cadre de fenêtre.

– Le résultat est extraordinaire, commentai-je.  
– Chaque semaine, je reçois au moins une dizaine de demandes, vous imaginez ? Des étudiants en architecture, des essayistes, des photographes – tout le monde veut l'étudier, la dessiner, la photographier. Je ne peux pas toujours accepter, vous vous en doutez. Mais de temps en temps, je fais une exception et j'autorise ces gens à la visiter.

L'idée la fit rire, mais avec douceur, sans la moindre complaisance – je n'avais jamais rencontré une femme aussi belle et radieuse. J'étais loin de soupçonner que Koolhaas était l'un des plus grands architectes au monde ; j'ignorais même que je me trouvais face à un chef-d'œuvre d'architecture contemporaine.

Je fis la connaissance de Flora, la cuisinière haïtienne qui évoluait avec assurance dans son temple d'acier. Je rencontrai également Angelina, qui venait de Tivoli et avait été la gouvernante de « Mme Elena, la chère maman d'Umberto et de son frère Giovanni ».

Alessandra me conduisit dans le bureau. Une jeune femme était assise face à un ordinateur. Elle se leva aussitôt pour venir à notre rencontre et je fus frappée par sa façon de me regarder ; elle ne me lâchait pas des yeux et marchait avec un mélange d'indécision et d'aplomb.

Alessandra me la présenta.

– Voici notre chère Giulia, c'est elle qui veille sur nous tous.

On aurait cru voir une gamine, même si elle n'en était plus une. Elle avait un regard attentif – signe d'une méfiance en éveil. Elle me tendit la main cérémonieusement, un sourire

aux lèvres, mais j'avais comme la sensation de me trouver face à quelqu'un qui m'étudiait, qui essayait de comprendre qui j'étais et ce que je comptais faire à la villa.

– Margherita s'occupera des jumelles, l'informa Alessandra.

– Vous avez de la chance, Lavinia et Lucrezia sont deux petites filles merveilleuses, ajouta Giulia sans cesser de sourire.

– Vous savez que Giulia a le destin de cette maison entre ses mains ?

Je pris un air stupéfait. Troublé, presque.

Giulia s'esclaffa, avec plus de conviction cette fois.

– Disons que j'essaie de résoudre tous les problèmes qui se présentent chaque jour entre ces murs, enfin, entre ces baies vitrées – des volets qui coulent mal aux infiltrations d'eau. Les maisons modernes sont pires que les vieilles bâtisses.

– Si cela n'avait tenu qu'à elle, elle n'aurait pas pris Koolhaas, ajouta Alessandra. C'est lui qui a réalisé le projet, mais tous les problèmes, c'est à nous de les régler. Enfin, à Giulia.

Et sur ces mots, elle lui adressa un regard complice :

– Heureusement qu'elle est là pour faire tourner la maison... Elle sait même réparer les robinets, figurez-vous.

Giulia me lança :

– Ne l'écoutez pas. Je ne suis qu'un soldat qui exécute des ordres. Content de vous avoir auprès de nous et des filles. Alessandra m'a dit que vous étiez pianiste.

– Je ne joue pas beaucoup, mais pour Lucrezia, je ferai des exceptions... éludai-je, un peu gênée.

– Eh bien, nous vous écouterons, dit Giulia. Je descendrai vous écouter au piano, ce sera l'occasion de prendre le thé.

La méfiance initiale s'était dissipée. Alessandra s'était choisi une collaboratrice distinguée et compétente : tout allait pour le mieux, tout me plaisait. Je refusai de prêter l'oreille à cette étrange envie qui m'avait saisie de prime abord, dès l'instant où j'avais vu Giulia : l'envie de me protéger d'elle, de m'écarter d'un pas, de ne pas la laisser m'étudier, me regarder, m'observer. Elle continuait de le faire, mais cela avait cessé de me mettre mal à l'aise ; ça me plaisait, même. Et j'étais heureuse de pouvoir prendre un thé avec elle sitôt que l'occasion se présenterait. Heureuse de faire partie d'une nouvelle communauté.

– Il ne manque que Gaetano, le jardinier, que vous n'allez pas tarder à rencontrer car il est toujours là, partout. Dès qu'il y a un problème, il apparaît sous vos yeux comme s'il était déjà au courant, pas besoin de l'appeler. C'est un homme d'une telle gentillesse, si fiable... Nous avons eu de la chance de croiser sa route. Votre sourire va le conquérir, j'en suis sûre.

Alessandra s'arrêta brusquement, l'air incertaine, comme pour évaluer la pertinence de ce qu'elle comptait dire, puis ajouta en baissant la voix :

– Cela fait seulement deux ans que Gaetano est avec nous. Nous avons hésité à l'embaucher. Travailler dans le jardin n'est pas de tout repos, il n'est plus très jeune et puis, comme je vous le disais, il a été victime d'un terrible accident de voiture il y a des années de ça. Pas loin d'ici,

sur la via Flaminia, à la sortie d'un virage. Son fils de treize ans était à bord du véhicule. Oh, je vous assure, c'est une histoire absolument tragique. L'enfant n'a pas survécu et Gaetano a perdu sa jambe droite ; il est resté longtemps entre la vie et la mort. Quand il s'est présenté à la villa, nous avons eu peur qu'il ne soit pas capable de s'occuper tout seul d'un aussi grand jardin. Mais non, avec un peu d'aide, que nous ne lui refusons jamais si nécessaire, il arrive même à ne pas trop se fatiguer. C'est un homme exceptionnel. Gaetano est sicilien, il est originaire d'Agrigente. Voilà des années que je n'ai pas revu la Vallée des Temples ; nous devrions y aller avec les filles, je n'arrête pas de le répéter à Umberto. Hélas, les banquiers sont de vrais bourreaux de travail, ils n'ont jamais une seconde à eux. Ne vous avisez jamais d'en épouser un ! Si je parviens un jour à le distraire de ses affaires, nous partirons. Et qui sait ? Vous pourriez être du voyage, vous aussi...

Ce n'était pas une requête. Et encore moins une invitation. Cela signifiait, peu ou prou : vous ferez partie de nos projets, de notre famille, de nos voyages, et même de cette maison.

La chambre avait été pensée pour moi. Et pourtant, pas un seul élément de la décoration ne correspondait à mes goûts. Tout était froid et chaleureux en même temps : les étagères en acier de la bibliothèque qui, dans le gris lumineux, parvenait à prendre la tonalité du ciel, le lit bas mais harmonieux à sa manière, l'armoire murale qui disparaissait complètement. Les livres de la chambre étaient des classiques. Comment Alessandra pouvait-elle savoir que j'aimais ces romans-là, surtout ceux d'auteurs anglais ? Et que j'aimais lire en version originale ? Il y avait là des reliures raffinées, du XIX<sup>e</sup> siècle pour certaines. Une édition illustrée de *Robinson Crusoé* attira aussitôt mon regard. Tandis que j'arpentais gaiement la pièce, j'observais d'un œil admiratif la précision et le soin qu'on avait mis dans chaque détail.

– Quelle merveille... dis-je avec un entrain que je ne ressentais plus depuis longtemps. Et puis ces livres...

– Voyez-vous, me répondit-elle, il me semblait fort probable qu'une jeune femme comme vous soit davantage férue

d'auteurs anglais que d'auteurs français, mais si vous préférez d'autres titres...

– Non, non, c'est parfait...

Elle m'interrompit aussitôt :

– Ah, autre chose – mais là, permettez-moi de ne pas vous laisser la moindre possibilité de choisir, ce sont mes caprices personnels. Vous aurez constaté que votre chambre, comme toutes les autres, possède des murs en verre et qu'il n'y a pas de rideaux. Je comprends que cela puisse mettre mal à l'aise, de prime abord : on se sent surveillé. Mais les chambres à coucher de la maison donnent sur la partie la plus sauvage du parc, pas sur le jardin. Le seul à passer dans le secteur, c'est Gaetano, notre jardinier. Il n'y aura personne pour vous observer, hormis les filles, mais elles s'y aventurent rarement. Ce ne sont pas des exploratrices.

Une sensation ambiguë m'envahit. D'un côté, je tentai de rassurer Alessandra, en affirmant que j'appréciais cette lumière ; de l'autre, je cherchai dans son regard quelque chose qui m'aurait rassurée en retour, animée par l'espoir qu'elle me gratifie d'un autre de ses sourires, d'un de ces gestes chaleureux qu'elle avait eus jusque-là.

Je m'étais aperçue qu'Alessandra caressait souvent les objets dont elle parlait, elle les touchait avec amour, comme s'il fallait les cajoler, les chouchouter. Cette manière de faire m'avait plu tout de suite. Ce sourire, ces longues mains qui effleuraient tout ce qui l'entourait, étaient ce qu'il y avait de plus attirant chez une créature de son espèce.

Mais cette fois-ci, Alessandra ne toucha à rien. Son regard se tourna en direction du parc, sa mâchoire se raidit. Même

ses yeux sombres, ses deux iris noisette tissés de minces filaments jaunes et verts qui les rendaient encore plus lumineux, ne paraissaient plus si grands : ils avaient rétréci pour se concentrer sur quelque chose qui ne pouvait pas lui échapper et qui l’effrayait.

Il me sembla alors que cette pièce venait d’être traversée d’un coup de vent, de ceux qui vous donnent la chair de poule, même en été. Il n’y avait pourtant pas un souffle d’air ce jour-là, pas une seule feuille ne bougeait. Comme si le jardin était une sculpture naturelle illuminée par le silence.

J’eus la sensation de perdre la notion du temps ; j’étais déboussolée, j’ignorais où je me trouvais, ce que j’étais censée dire, aussitôt après. Cela ne dura qu’un instant, qui abolit toutes les vérités que j’avais acquises lors de cet entretien, lors de cette longue promenade, chez les personnes dont j’avais fait la connaissance jusque-là.

Je fus comme réveillée par la voix douce d’Alessandra ; elle n’avait rien deviné de ce qui venait de m’arriver. Peut-être est-ce moi qui exagère aujourd’hui, en étirant cet instant afin de pouvoir le raconter à ma façon. Tout s’arrêta et reprit aussitôt de plus belle – au bout du compte, c’était comme si la voix d’Alessandra, le fil de ses propos, ne s’était jamais interrompu.

– Umberto sera content de mon choix. Il se fie toujours à mon intuition. Figurez-vous que sa famille possède une villa non loin d’ici, il aurait été tout à fait naturel que nous emménagions là-bas. C’est ce qu’aurait souhaité ma belle-mère. Mais moi, je voulais vivre dans un endroit nouveau, dans une maison que personne n’avait jamais habitée.

J'acquiesçai. Elle avait raison, c'était un choix magnifique, aussi magnifique que ce tableau qui occupait l'un des rares murs en béton de la villa : un tableau étrange, de grande taille, peuplé de silhouettes vêtues de noir et encapuchonnées, au beau milieu d'une danse – une danse débridée, folle peut-être. Cette peinture était inquiétante : elle me repoussait autant qu'elle m'attirait.

Alessandra s'aperçut que l'œuvre ne m'avait pas laissée indifférente.

– Ça vous plaît ? C'est de Michaël Borremans.

– Je ne connais pas, répondis-je.

– C'est un peintre belge que nous aimons beaucoup. Umberto a acheté ce tableau dans une galerie à Londres. Intéressant, vous ne trouvez pas ?

– S'agit-il d'une messe noire ? demandai-je en acquiesçant.

– En un sens, oui, c'est une danse macabre. Les jumelles aiment ce tableau. Elles ne se lassent jamais de le regarder.

– Borremans, murmurai-je pour graver ce nom dans mon esprit.

– Il est très bien ici, ajouta Alessandra. Et tant pis si Umberto le trouve lugubre. Pendant longtemps, mon mari a prétendu qu'il valait mieux éviter cet endroit. Il y a eu un véritable bras de fer entre nous. Ce terrain était constructible, mais pendant des décennies, personne n'avait jamais eu l'idée d'y bâtir une villa. Alors que pourtant... Par la suite, j'ai découvert que tout le monde était superstitieux...

Elle retrouva alors ce sourire qui m'avait plu dès la première seconde.

– Vraiment superstitieux. Sous la villa, il y aurait, semble-t-il, une nécropole étrusque. Creuser ici porterait malheur. Nous avons mené l'enquête avec l'aide des services compétents, mais il n'y a strictement rien, hormis peut-être un cimetière, car nous avons déniché des ossements datant de plusieurs siècles. Mais dites-vous que j'ai mis du temps à convaincre mon mari d'approuver la construction de cette villa. Il n'était franchement pas rassuré.

Tous ces changements de ton me surprenaient beaucoup. Plus tard seulement, en reliant des fils invisibles, je me suis reproché de ne pas avoir prêté l'oreille à ces signaux si évidents, à ces allusions à des événements dramatiques, à ces ténébreuses histoires. Des histoires aux antipodes d'une femme de sa trempe, moderne, active, rationnelle, pleine d'enthousiasme et de gratitude à l'égard des privilèges et de la situation enviable que le sort lui avait offerts. Autant de contradictions et d'incohérences auxquelles j'aurais dû être plus attentive.

Seulement voilà : le moment ne s'y prêtait pas, mon état d'esprit non plus. Qu'importe si j'attendais encore de voir les filles, de parler de ma rémunération ou de mes horaires, qu'importe si j'attendais aussi de rencontrer son mari, retenu à Londres, si j'imaginais que ce couple voyageait souvent et qu'Alessandra comptait sur ma présence, même en dehors de mes attributions au sein de la villa : j'avais hâte de passer une première nuit dans cette chambre.

J'apporterais mon ordinateur et on me laisserait remplir l'armoire de tout ce dont j'avais besoin. En revanche, impossible d'ajouter des objets ou des bibelots, d'accrocher

des tableaux, des posters ou des photos. Le seul mur de la pièce qui n'était pas vitré, et contre lequel reposait la tête de lit, présentait une grande peinture : une scène équestre d'Antonio Donghi dont la petite Lavinia n'avait pas voulu dans sa chambre car l'un des chevaux semblait possédé et « avait des yeux qui faisaient peur ».

Je me pris d'affection pour ce Donghi même si, au fil des jours, une conviction finit par m'immiscer en moi. La petite Lavinia avait vu juste : les yeux du cheval ressemblaient à ceux de Gaetano, le jardinier, lorsqu'il se pensait à l'abri des regards.

Mais ça, c'est une autre histoire. Une histoire si monstrueuse que je ne pourrai la coucher sur le papier qu'après avoir mis de l'ordre dans mon esprit, qu'après avoir rétabli la suite logique des événements. Sans quoi, je finirai par me perdre.

Ce qui se passa dans les jours qui suivirent ma visite est on ne peut plus étrange. Je m'étais rendue à la villa un jeudi : je n'avais pas vu les jumelles et on m'avait informée qu'Umberto rentrerait de Londres le lendemain soir. J'avais donc jugé bon de me rendre libre et disponible pour un nouveau rendez-vous, même durant le week-end, convaincue qu'il était important, et surtout urgent, de partager ce moment avec les filles et de me présenter à leur père.

Le lundi suivant, cela n'avait toujours pas eu lieu, et le mardi non plus. Je dis : « le mardi non plus », car, dans l'après-midi, un numéro inconnu tenta de me contacter. En pleine partie de tennis avec une amie, je ne répondis pas. Au moment de rappeler, je compris que l'appel provenait d'un cabinet d'avocats. Leurs horaires me permettaient uniquement de laisser un message sur le répondeur. Il s'agissait certainement de l'étude chargée de traiter le contrat et la rémunération qui me serait offerte pour travailler chez les Ordelaffi.

Le mercredi, pourtant, je ne reçus aucun coup de fil, ni de la part du cabinet d'avocats ni d'Alessandra. Je commençai à me dire que je n'avais pas fait bonne impression, qu'ils avaient changé d'avis. Mais si tel était le cas, s'il y avait d'autres candidates, j'avais quand même le droit de savoir. Je me sentais comme une enfant déçue, sans autre choix que de voir m'échapper un travail qui m'enthousiasmait, plus que de raison.

Je ne regrettais qu'une seule chose : ne pas avoir rencontré les jumelles. Ma curiosité resterait inassouvie. Alessandra aurait pu éviter de m'emmener voir la pièce qui deviendrait ma chambre. Mais après tout, peut-être le faisait-elle avec toutes celles qui présentaient leurs références pour décrocher ce poste dont je rêvais tant. Le jeudi, néanmoins, je reçus l'appel de l'avocat.

Il se montra aimable et abrupt en même temps. Après avoir invoqué un souci de santé en guise d'excuse, il m'informa qu'il était censé me contacter dès le lundi. Il gérait les intérêts de M. Umberto et mon contrat était prêt à être signé – il me le transmettrait par mail au préalable. Il n'y était pas seulement question de la rétribution, des horaires de travail, des conditions d'hébergement, des journées où j'aurais quartier libre, et même des congés et des absences autorisées. Il comportait également une clause de confidentialité. À savoir : tout ce qui se passerait, tout ce que je verrais et entendrai au sein de la villa resterait secret, il m'était interdit d'en parler à quiconque.

J'étais si heureuse d'avoir été choisie que je ne prêtai aucune attention à la petite note de bas de page qui

nécessitait une signature supplémentaire, ainsi qu'un paraphe. Aujourd'hui, je l'aurais lue d'un autre œil, j'y aurais vu un nouveau signal.

Le temps d'enfourcher mon scooter, je me rendis au cabinet, via Crescenzo, afin d'y signer mon contrat : il prévoyait près du double de ce que j'imaginai toucher pour un tel travail. Après quoi, je descendis prendre un café sur la piazza del Risorgimento. Tandis que je réglais la note, mon portable sonna.

C'était Alessandra.

– Bienvenue parmi nous, Margherita. Navrée que les choses aient traîné, mais notre avocat a eu la bonne idée de se fracturer le poignet lors d'une partie de padel, ce qui nous a tous obligés de prendre notre mal en patience. Nous ignorions s'il devait être opéré ou s'il n'aurait besoin que d'une attelle. Heureusement, l'attelle a suffi et il a enfin préparé le contrat.

J'eus un rire amusé.

– Oui, je vois qu'il vous a avertie sans tarder, je viens tout juste de le signer...

Alessandra poursuivit sans se soucier de ma remarque :

– Demain, nous serons vendredi, mon mari prendra un avion plus tôt, il sera là dans l'après-midi. Si vous nous rejoignez, vous pourrez passer du temps avec les jumelles et rester dîner avec nous. Cela vous permettra de faire la connaissance de Lavinia, Lucrezia et Umberto dans le même temps. J'espère que cela ne contrariera pas trop vos plans.

– Pas le moins du monde. Ce sera avec joie.

– Si vous décidiez de dormir dans votre chambre dès demain, rien ne nous ferait plus plaisir, ajouta-t-elle alors.

J'acceptai avec enthousiasme et convins de les rejoindre vers quinze heures : je leur apporterais un thé au gingembre qu'un ami faisait venir de la région du Kerala.

– Mais ne me demandez pas d'où, exactement, je suis incapable de prononcer le nom correctement, précisai-je.

J'entendis Alessandra émettre un petit rire amusé. Et c'est elle qui prononça ce fameux nom, sans fourcher :

– Thiruvananthapuram, ça vient sûrement de là.

– Oui, je crois que oui...

– Les plantations de thé du Kerala sont splendides. C'est très aimable à vous, je vous remercie. Nous nous ferons une joie de déguster votre thé.

Et sur ces mots, elle raccrocha.

L'appel terminé, je songai qu'il était temps de préparer mes bagages. J'optai pour une valise à roulettes et un grand sac, que j'abandonnerais en même temps que mes vêtements et mes effets personnels, au moment de m'enfuir de la villa.

C'est juillet qui m'a trompée, ce mois radieux, avec ses journées baignées de lumière, ses nuits claires et ses matinées suspendues dont je n'avais pas encore appris à me méfier. Il est des moments dans la vie où l'on grandit et où l'on vieillit en peu de temps. Ces moments-là sont l'œuvre de la douleur, bien sûr, mais aussi celle du désarroi, du fait que le monde possède d'abord la terre et le ciel – et puis l'enfer, la terre et le ciel.

Ici, en Australie, le ciel est sans limites et la terre offre des panoramas magnifiques. Celle-ci semble ne pas avoir d'histoire, hormis celle de la géologie ; vous vous croyez dans un monde nouveau, alors que l'enfer vous suit partout. Car l'enfer nous appartient, l'enfer est préhistorique – quand vous le voyez, et il suffit d'une seule fois, vous parvenez peut-être à l'oublier des années, des décennies durant, mais lorsque vous vous y attendez le moins, lorsque vous pensez que le ciel et la terre pourraient combler chacun de vos désirs, c'est là que l'enfer se rouvre.

Qu'importe qu'il soit glacial ou brûlant, qu'il ait l'apparence d'un gouffre ou de la bouche du cratère d'un volcan, d'un volcan de glace pourquoi pas – toujours est-il qu'il existe et qu'il ne vous lâche pas. Et si j'ai aujourd'hui conscience de l'avoir appris à mes dépens, ma première impression fut bien différente quand on m'accorda le privilège de les rencontrer, tous. À l'époque, j'étais comme frappée d'un enthousiasme puéril. C'était comme si j'avais retrouvé Camelot, redécouvert la salle de jeux de mon enfance. Chacun d'eux avait quelque chose d'ensorcelant. Et quand, peu après mon arrivée, je découvris la lumineuse beauté normande d'Umberto, je compris d'emblée combien sa mère, Mme Elena, avait raison de s'obstiner à l'appeler Siegfried – car il était Siegfried, il était *Sigurðr*, et Dieu sait à quel point c'était vrai.

Et puis les jumelles... Personne ne peut imaginer combien les jumelles étaient des êtres extraordinaires.

C'est rongée par l'incertitude que je me présentai devant le portail de la villa. Une fois encore, j'avais failli me perdre : cet endroit avait pour ainsi dire la capacité de se déplacer à sa guise, on le sentait susceptible de disparaître d'un moment à l'autre. Si vous me demandez ce qui m'avait fait penser une bêtise pareille, je vous répondrai que je ne le pensais pas, je ne le pensais pas du tout. Il n'empêche qu'un jour comme tant d'autres, en revenant de Rome, j'aurais tout à fait pu ne plus jamais le voir, me retrouver nez à nez avec un portail abandonné, comme sur certaines photographies de Luigi Ghirri où l'on voit des grilles plantées au milieu de la campagne, sans rien

devant et sans rien derrière. Et dans ce rien, j'aurais glissé la famille Ordelaïff, le personnel, les arbres rares, la maison de Koolhaas.

À une exception près : Gaetano, le gardien de ce lieu, l'architecte de ce jardin. En fin de compte, Gaetano s'est volatilisé en emportant le contenu d'un coffre-fort dans lequel Alessandra conservait ses bijoux de famille. Dieu sait combien de fois j'ai été terrifiée à l'idée de revoir sa mine sombre surgir devant ma porte, ici à Perth, terrifiée de revoir cette expression qui me ramènerait immédiatement à cette fameuse nuit, lorsqu'il m'a susurré ces mots horribles que je n'ai pu oublier.

Sur le trajet, j'avais trouvé du monde à la sortie de Rome : c'était un vendredi de juillet et des tas de gens avaient pris la route pour rallier les localités qui jalonnent la côte. Coïncée dans les bouchons, j'espérais qu'il ne serait pas nécessaire d'annoncer mon retard. Ce fut inutile : à quinze heures passées de quelques minutes, je garais ma voiture et découvrais que le parking de la villa comptait déjà une place qui m'était réservée. Il y avait mon nom par terre, flanqué d'une ligne blanche. Ma place jouxtait la camionnette de Gaetano. En descendant, je le vis et le reconnus aussitôt : il chargeait des sacs qui semblaient contenir de la chaux ou du ciment blanc. Il me lança un regard, accompagné d'un signe du menton. Une manière de me saluer, à sa façon.

Personne ne nous avait encore présentés et il ne le fit pas de lui-même. Il y avait une différence sociale qui, malgré toute la modernité des époux Ordelaïff, malgré toute leur